

→ Dossier de presse



La nostalgie du futur

création
production
TNBA

Textes **Pier Paolo Pasolini** et **Guillaume Le Blanc**
Mise en scène **Catherine Marnas**

TNBA

**Théâtre national
de Bordeaux en Aquitaine**
Direction Catherine Marnas
Place Renaudel - Bordeaux
www.tnba.org

contact presse Canal Com
T +33 (0)5 56 79 70 53 / agence@canal-com.eu

La nostalgie du futur

Textes **Pier Paolo Pasolini** et **Guillaume le Blanc**
Mise en scène **Catherine Marnas**



→ **Du mar 9 au jeu 25 octobre 2018**

Du mar au ven à 20h / sam à 19h

Jeu 11 oct à 21h et sam 20 oct à 19h30

Salle Vauthier - Durée **1h35**

Avec **Julien Duval, Franck Manzoni, Olivier Pauls, Yacine Sif El Islam, Bénédicte Simon**

Assistants à la mise en scène (en alternance) **Rita Grillo** et **Odille Lauria** / Scénographie **Carlos Calvo**
Son **Madame Miniature** assistée de **Jean-Christophe Chiron** / Lumières **Michel Theuil** assisté de **Clarisse Bernez-Cambot Labarta** / Conception et réalisation des costumes **Edith Traverso** assistée de **Kam Derbali**
Création vidéo **Ludovic Rivalan** assisté de **Emmanuel Vautrin** / Régie plateau **Cyril Muller** / Construction décor **Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine** / Chef constructeur décor **Nicolas Brun** / Régisseur général **François Borne**

De son long compagnonnage avec l'œuvre et la pensée de Pier Paolo Pasolini, Catherine Marnas tire, pour ouvrir cette nouvelle saison du TnBA, un vibrant appel à la résistance, écrit avec le philosophe Guillaume le Blanc.

Comment Pier Paolo Pasolini, cet ennemi de la mollesse, jugerait-il notre monde contemporain, dans lequel l'argent creuse de plus en plus profondément des inégalités révoltantes ? Où en sommes-nous, justement, de notre rapport à la révolte, à la révolution ? Avec la complicité du philosophe Guillaume le Blanc, auteur de *L'insurrection des vies minuscules* (2013) et de *La fin de l'hospitalité* (2017), Catherine Marnas a eu envie, en ouverture de saison, de faire résonner la parole et la pensée du poète et réalisateur italien, son frère d'armes et son « Jiminy Cricket ». Une parole, une pensée visionnaires et nécessaires, dont la bienveillance manque en ces temps de cynisme de masse. Une parole, une pensée qui aimaient à se déployer dans la forme de l'interview : les nombreux entretiens que Pasolini accorda tout au long de sa vie forment la trame de ce spectacle qui évolue en funambule entre parabole et documentaire. Sur le plateau, les comédiens répètent des textes de Pasolini, les mettent en jeu, et en question. En parallèle, l'errance de deux demandeurs de refuge – hommage au duo clownesque, mi-Charlot, mi-Godot, du film *Uccellacci e uccellini*, fable tragi-comique réalisée en 1966 – sert de guide à travers le spectacle. Un spectacle où la nostalgie – la disparition des formes de vie populaire et des valeurs des « petites gens », laminées par le rouleau compresseur de la société de consommation, le « fascisme de la normalité » – devient une force positive et dynamisante, une manière de secouer notre présent anesthésié par le confort.

Production **Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine**

Coproduction **Théâtre Olympia - CDN de Tours, NEST-CDN transfrontalier de Thionville-Grand Est**

Dans le cadre du **Festival International des Arts de Bordeaux Métropole**

Création le 09 octobre 2018, au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

Autour du spectacle

→ **Projection** du film *Des oiseaux, petits et gros* qui a nourri la recherche artistique
Jeu 20 sept à l'Utopia

→ **Répétition publique** pour découvrir le « travail au plateau »
Jeu 27 sept au TnBA

→ **Rencontre** sur la pensée de Pier Paolo Pasolini avec Pierre Katuszewski
Jeu 4 oct

→ Journée d'**atelier de pratique** avec les artistes
Sam 20 oct

contact presse Canal Com

T +33 (0)5 56 79 70 53 / agence@canal-com.eu

« Un intellectuel ne saurait être qu'extrêmement en avance ou extrêmement en retard, ou même les deux choses à la fois, ce qui est mon cas. »

Pier Paolo Pasolini

Entretien avec Catherine Marnas

À l'origine du projet

À l'origine du projet, il y a des larmes. Des larmes de rage, de « rabbia », terme cher à Pasolini. Lors d'une de mes insomnies, j'ai regardé tard dans la nuit un reportage sur LSK, société d'investissement fondée par un escroc notoire qui s'était associé à Dominique Strauss Kahn, ce qui lui amenait la caution non négligeable d'un ancien patron du FMI. Après le suicide de l'associé, convaincu de malhonnêteté, et la liquidation de ladite société, le reportage montrait des images du temps de la splendeur arrogante de cette dernière : cigares, champagne, yachts, jets privés, appartement de 800m², blondes vulgaires et décolletées, mépris et ironie pour les petits épargnants ruinés. Un condensé de cynisme et de bêtise du pouvoir de l'argent. À peine quelques heures auparavant, j'étais restée impuissante devant le désarroi de mon cousin agriculteur qui a repris la ferme familiale. Amoureux fou de son métier, y consacrant tout son temps, il faisait le bilan de sa vie : pas de vacances, pas de week-ends, une attention de chaque instant au travail bien fait, et dans l'intérêt de tous, et...la ruine. Son désarroi ne manifestait ni colère ni révolte. Seulement une immense tristesse et de l'incompréhension. C'est la juxtaposition tellement obscène de ces deux systèmes de valeurs qui m'ont ce soir-là tellement désespérée.

Un dialogue avec Guillaume le Blanc

Comme les hasards sont parfois « des anges posés sur notre route », je rencontrai le lendemain même le philosophe Guillaume le Blanc avec qui j'entretiens un dialogue essentiel depuis que je suis à Bordeaux et dont j'aime tellement la plume et la vision si limpide sur les « vies minuscules » (*L'insurrection des vies minuscules*, Bayard 2013). Nous étions dans mon bureau et en évidence dans ma bibliothèque trônait un ouvrage sur Pasolini. Il m'a rappelé mon recours familier à Pasolini et son incroyable clairvoyance prémonitoire sur la liquidation des valeurs des « petites gens », réalisée par ce qu'on appelait alors la société de consommation ; un nivellement des identités plus efficace que l'ancien fascisme car plus insidieux et séduisant.

Pasolini, mon « Jiminy Cricket » (ou plus sagement mon interlocuteur)

Pier Paolo Pasolini est familier pour moi. Il m'accompagne, il est mon amer dans l'interrogation du présent, l'évolution de nos sociétés. À la fois modèle et contradictoire, il est un fantôme bien vivant. Une figure politique obsessionnelle dont la permanence de la présence dans la littérature, le cinéma ou le théâtre atteste de sa nécessité parmi nous. Il y a peu d'êtres avec lesquels j'ai une connivence qui aide à penser, à voir le monde. Mais il est aussi pour moi un paradoxe permanent : je dialogue avec lui, je m'engueule même parfois. On ne peut pas avec Pasolini s'installer dans le confort d'une pensée molle. J'ai toujours senti avec lui une familiarité et une étrangeté. Il n'est plus notre contemporain, l'époque à laquelle il vécut est finalement aujourd'hui assez lointaine et pourtant il conserve une pertinence de visionnaire. Il ne s'agit pas de faire de lui une pythie oraculaire, il aurait détesté ça. Mais sa vision intranquille du monde, son inscription « en contre » avec une profonde bienveillance me manquent dans notre époque où misanthropie et nihilisme semblent les seuls garants d'une lucidité réaliste.

La forme de l'interview

L'interview imaginaire est pour Pasolini comme le fantasme de l'explication, de la justification de soi. Que ce soit l'intervieweur limité de *La ricotta* ou l'intervieweuse branchée d'*Une vitalité désespérée*, il s'agit toujours d'une tentative d'éclaircissement ou d'une mise à nu des paradoxes sur sa position face au monde.

Un prétexte à dialogue pour nous à coup sûr.

Comment réagirait-il aux situations que nous connaissons aujourd'hui ?

Une chose particulièrement me fascine et m'interroge : sa nostalgie du passé qui l'a souvent opposé à ses différents interlocuteurs, le faisant passer pour un réactionnaire. Il me semble que le recours au passé qu'il propose n'a rien de la négativité des « nouveaux réacs » que nous stigmatisons aujourd'hui, il s'agit plutôt d'une nostalgie du futur, une nostalgie positive et dynamisante en quelque sorte. Peut-être une source lointaine et profonde de la pulsion des « zadistes » ? Ce qui est plus que tout essentiel, c'est que ces interrogations passent par le prisme de la poésie. L'amour des petites gens, ce sont les visages que filme Pasolini ; l'exploitation des corps et le cannibalisme de la société de consommation, ce sont les bourgeois de Salo ; la recherche éperdue des origines et d'un archaïsme salubre, ce sont les images de Médée ou les vers de Pylade. Des citations imagées de son univers seront présentes dans le spectacle : *Les bourgeois de Salo*, les chansons populaires des Ragazzi, la chanson de *Que sont les nuages ?*, des extraits de *Des oiseaux petits et gros...* Voilà la tâche passionnante dans laquelle je me plonge avec Guillaume le Blanc, interlocuteur de Pasolini, contradicteur, pas forcément, mais en tous cas passionnément inquiet et bienveillant. Et que Pasolini nous pardonne une certaine mythologie, nous en avons besoin.

Extraits d'un entretien entre Catherine Marnas et Hervé Pons, avril 2017



Image extraite du film *Des Oiseaux petits et gros (Uccellacci e Uccellini)*. Réalisé par Pier Paolo Pasolini, 1965

Quelques inspirations

« Je ne veux pas être une autorité, qu'on le sache. Si j'en acquiers une, je le devrais à la force des arguments que j'emploierai à TEL moment donné, dans TELLE circonstance, et surtout à la sincérité. Je ne veux pas faire partie de votre mythologie, même pas pour cette petite part que le succès limité et la diffusion diffamatoire limitée de mon nom, pourraient me consentir. »

Dialogues, 1964

« L'Italie est en train de pourrir dans un bien-être qui est égoïsme, stupidité, inculture, médisance, moralisme, répression, conformisme: se laisser aller de quelque façon que ce soit à encourager ce pourrissement, c'est la forme que prend le fascisme aujourd'hui. Être laïcs, libéraux n'a aucun sens lorsqu'on manque de cette force morale qui seule peut vaincre la tentation de participer à un monde qui semble fonctionner de façon normale, avec ses lois séduisantes et cruelles. Il n'y a pas besoin d'être forts pour affronter le fascisme quand il se présente sous ses aspects insensés et ridicules; il faut l'être à l'extrême pour affronter le fascisme de la normalité, cette codification joyeuse, mondaine, choisie, du fond brutalement égoïste d'une société. »

Dialogues, 1962

« Nous avons toujours devant nous, virtuellement, une caméra avec une bobine inépuisable, qui tourne notre vie, du moment où nous voyons le jour à celui de notre mort ».

Dialogues, 1964



Note de Guillaume Le Blanc

Dans les Lettres luthériennes, on trouve ce constat désabusé écrit en 1975 selon lequel « l'Italie ne vit rien d'autre qu'un processus d'adaptation à sa propre dégradation ». Le constat est à la fois amer et puissant. Il signifie que la vie a perdu sa capacité d'engendrement, de création, de renouvellement et qu'elle est désormais en passe de prendre une forme dégradée. La question posée est alors la suivante : devons-nous nous adapter au réel tel qu'il est devenu, à ce monde de la « disparition des lucioles » ? Sommes-nous encore assez jeunes pour refuser un présent rompu au capital, à l'équarrissage des manières de vivre ? Pasolini s'interroge encore quelques jours avant sa mort tragique : « J'ai devant moi peu à peu sans plus aucune alternative le présent ». Sous cette éternité du présent arrogant le passé lui-même finit par s'absenter : « Je suis en train d'oublier comment étaient les choses auparavant ». Il n'y a pas à être nostalgique du passé. Mais le passé est un réservoir de vies futures. Quand les formes de vie anciennes disparaissent, quand les traditions et les peuples s'en vont, c'est le futur qui est ôté au présent et qui devient le désirable impossible, celui dont nous finissons par avoir la nostalgie.

Sans aucun doute cette futurition improbable de Pasolini est-elle encore plus puissante aujourd'hui. Je suis parti, dans l'écriture de la pièce, d'une présence fantomatique de Pasolini dans notre monde contemporain. J'aime cette idée du spectre d'abord parce qu'elle a toujours été plus qu'un ressort du théâtre une philosophie au théâtre : le fantôme c'est à la fois celui qui vient quand il n'est pas attendu mais c'est aussi celui qui n'est vu que par certains. Presque pas appréhendé, il est sur le bord de l'existence, à se maintenir comme un sujet précaire entre vie et mort. J'aime aussi cette idée du spectre parce qu'elle renvoie à un régime contemporain de production massive des existences qui ne se sentent plus vraiment vivantes car elles ont le sentiment de n'être plus appréhendées. Depuis le constat d'Hannah Arendt en 1955 relatif à la seconde guerre mondiale et à l'entre-deux guerres, notre monde n'a cessé de produire des fantômes, spectres, parias, des vies sans épaisseur, des personnages en quête d'auteurs. Aujourd'hui, ce que nous appelons de l'expression autorisée « la crise des migrants » est en réalité une crise des subjectivités contemporaines qui basculent massivement dans un état spectral car elles se retrouvent sans protections, sans droits et deviennent de leur vivant comme effacées. Est-il possible de s'adapter à sa propre disparition ? Quel est le prix à payer pour un sujet que de renoncer à augmenter sa puissance d'être et de vouloir seulement persévérer dans son être, à l'état de survie plus qu'à l'état de vie ? Quel est notre présent en somme ? En quoi est-il habitable ? Ces questions portées au cinéma, à la littérature par Pasolini reviennent aujourd'hui mais peut-être n'ont-elles jamais disparu et peut-être ont-elles été simplement recouvertes par des illusions passagères de prospérité engendrées par les rêves individuels du bien-être et le gouvernement néolibéral des vies disciplinarisées.

C'est l'histoire de migrants qui tentent la route vers le Nord, vers la terre promise, vers l'Eldorado. Parmi ces migrants, Pasolini apparaît comme un spectre encombrant qui déränge leur marche, il est l'oiseau *Des oiseaux petits et gros*, migrant lui-même, interrogeant les conditions de notre monde. Régulièrement, la forme figée de l'entretien avec le cinéaste Pasolini brise l'errance de la marche et impose son propre régime cinématographique de production de clichés. Le monde est ainsi à la fois diastole et systole, relâchement et contraction, dilatation et resserrement.

Il ne s'agit pas de voir le monde à travers les yeux de Pasolini. Pasolini est moins un regard qu'une présence encombrante, un caillou dans notre chaussure qui modifie notre marche. Avec lui, il s'agit de nous demander si nous vivons dans un monde rétréci par le capitalisme ou si les possibilités alternatives demeurent comme autant de formes de vie à explorer. Le dépérissement inéluctable de toutes les micro-lumières du monde ambiant est-il vraiment inéluctable ? Que faisons-nous, à défaut de révolutions et de révoltes victorieuses, de notre faim de révolution ? Une alternative c'est à la fois une marge et une interruption. Vivre dans les marges ou interrompre l'ordre mondial, c'est selon, mais un peuple de lucioles n'est-il pas en train de réapparaître ?

La nostalgie du futur peut être autre chose que le futur de la nostalgie, le sentiment d'une inadéquation entre la vie menée et la vie rêvée qui peut conduire au trou d'être, à la décompensation, à la tristesse de ne pas mener la vie rêvée, thème de notre modernité depuis *L'éducation sentimentale*, mais qui peut aussi induire une sorte de réinvention de soi et du monde. Les jeux ne sont pas faits. La nostalgie du futur nous dit à sa manière que la vie est encore devant soi.

Pendant longtemps la question a été la suivante : comment faire venir la révolution ? Cette question n'est plus la nôtre aujourd'hui. A sa place cette autre interrogation : comment être encore révolutionnaire dans un monde où la révolution a disparu ? C'est quoi cette faim de révolution, cet appétit pour le changement porté jusque dans son corps, jusque dans ses manières d'être ? Michel Foucault dans *l'Herméneutique du sujet* notait, en passant, qu'il faudrait faire une histoire non de la révolution mais de la subjectivité révolutionnaire, de cette manière de porter dans son corps le corps de la révolution. Les hommes politiques ne cessent d'usurper les mots révolution, rébellion, contestation du système. Sommes-nous entrés dans une nouvelle démagogie ou faut-il leur tourner le dos et comprendre autrement cette faim de révolution ? Les Zadistes qui occupent Notre Dame des Landes, les Indignés, les Nuit Debout, les Anonymous font vivre la révolution dans leur manière d'exister, ils ne font pas que s'indigner, ils inventent un autre monde. La métaphysique politique de Pasolini est encore traversée par cette grande idée de la révolution, comme en attestent ses liens avec le Parti communiste italien. C'est elle qui guide sa critique de notre normalité, de notre fascisme de la consommation, de nos postures et impostures. Elle nous habite encore aujourd'hui, mais à la manière d'un spectre qui nous hante, nous stimule ou qui nous paralyse. Dans ce monde spectral de la révolution, comment faire politique ? Qu'est-ce que vivre la faim (fin) de la révolution ?

Le spectacle montre des comédiens qui répètent des textes de Pasolini. Ils les apprennent, les discutent, se disputent à propos de la disparition des lucioles dans l'Italie des années 60 annoncée par Pasolini. La fin des lucioles, de ces milliers d'espèces qui brillent par intermittence la nuit, et qui sont détruites par l'éclairage contemporain et la destruction de notre monde ambiant, c'est également la fin de toutes les formes de vie populaires qui brillaient encore dans l'après-guerre et qui sont méthodiquement éliminées par le triomphe du capitalisme. Sommes-nous condamnés à nous éteindre peu à peu, à ne plus briller ? En parallèle, l'errance de demandeurs de refuge, clochards célestes et critiques, semble rejouer l'une des figures préférées de Pasolini, celle des marcheurs clowns qui refont leur monde et le monde, tout en marchant comme dans *Des oiseaux petits et gros*. Cette errance des migrants d'aujourd'hui fait écho aux figures de Charlot (Chaplin), de Toto (Pasolini), de Godot (Beckett). Elle crée le film des vies minuscules qui s'efforcent de survivre et constitue un voyage qui traverse les paysages de notre Europe à la manière du dernier projet de Pasolini *Porno-Théo-Kolossal*. Peu à peu, les routes de Pasolini et des migrants se confondent au point que chacun d'eux tend à devenir un spectre de Pasolini. Pendant ce temps la voix de Pasolini résonne comme une voix de nulle part ou bien elle fait irruption sur le plateau avec la figure des interviews, et avec elle d'autres spectres convoqués par Pasolini, comme Socrate ou Gramsci.

Parlons-nous encore la langue de Pasolini ? Ce spectacle est aussi un dialogue entre Pasolini et moi. Catherine Marnas m'a poussé dans mes retranchements. Je ne suis pas Pasolini, je n'ai pas sa vie et des éléments de son oeuvre me rebutent comme ses positions sur l'avortement. Alors il a fallu organiser la querelle, inventer un match de football impossible entre Pasolini et moi. C'est ce à quoi j'ai osé m'employer en m'adressant au spectre, en demandant des comptes à Pasolini. Tout compte fait je suis convaincu que seul le théâtre permet ça : faire se rejoindre des spectres et des migrants à l'occasion d'un match de foot. Là où Pasolini cherchait à nous dire que nous sommes en retard d'un monde (la nostalgie du passé), j'ai voulu montrer que nous sommes aussi en avance d'un monde (nostalgie du futur). Mais rien ne dit que ces deux nostalgies ne se rejoignent pas. J'ai voulu en somme mettre en fiction l'ontologie de cette nostalgie.

Guillaume le Blanc, mai 2018

Biographies

Catherine Marnas

Détentrice d'une maîtrise de Lettres Modernes et d'un D.E.A. de Sémiologie Théâtrale, Catherine Marnas s'est formée à la mise en scène auprès de deux grands noms du théâtre contemporain : Antoine Vitez (1983-1984) et Georges Lavaudant (1987-1994). En parallèle, elle fonde en 1986 avec Claude Poinas la Compagnie Parnas dédiée presque exclusivement au répertoire contemporain. Animée par un souci constant de travailler une matière toujours en prise avec le monde, elle s'attache à faire entendre l'écriture d'auteurs comme Roland Dubillard, Copi, Max Frisch, Olivier Py, Pier Paolo Pasolini, Jacques Rebotier... Quelques classiques jalonnent néanmoins son parcours tels Brecht, Molière, Shakespeare, Tchekhov. Elle met en scène en France et à l'étranger plusieurs textes de son auteur fétiche Bernard-Marie Koltès, ouvrant de nouvelles perspectives dans l'oeuvre de l'auteur. Sa volonté de confronter son théâtre à l'altérité, son goût des croisements, la curiosité du frottement avec d'autres cultures l'a régulièrement emmenée dans de nombreuses aventures à l'étranger en Amérique latine et en Asie. Elle s'appuie sur une troupe de comédiens permanents rejoints par d'autres compagnons fidèles comme le scénographe, la costumière, le créateur son...

Depuis son entrée dans le théâtre, Catherine Marnas a toujours conjugué création, direction, transmission et formation de l'acteur. Elle a été professeure d'interprétation au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris de 1998 à 2001 et a enseigné à l'École Régionale d'Acteurs de Cannes. C'est aujourd'hui avec les élèves-comédiens de l'École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine (Éstba) que se poursuit cette quête d'une formation d'excellence. De 1994 à 2012, Catherine Marnas a été artiste associée à La passerelle-scène nationale de Gap et des Alpes du Sud - et de 2005 à 2012 aux Salins - scène nationale de Martigues. En 2013, la Ville de Marseille lui a confié la direction artistique du pôle théâtre de la Friche la Belle de Mai.

Elle est directrice du TnBA - Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et de l'Éstba - École supérieure de théâtre Bordeaux Aquitaine, depuis janvier 2014. C'est avec ardeur qu'elle y revendique un théâtre « populaire et généreux ! » où la représentation théâtrale se conçoit comme un acte de la pensée et source de plaisir. Ses précédentes mises en scène au TnBA : *Lignes de faille* de Nancy Huston (2014), *Le Banquet fabulateur*, création collective (2015), *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset (2015), *Comédies barbares* de Ramón del Valle-Inclán (2016), *7 d'un coup*, texte Catherine Marnas inspiré du *Vaillant Petit Tailleur* des Frères Grimm (2017) et *Marys' à minuit* de Serge Valletti (2018).

Guillaume le Blanc

Philosophe et écrivain, Guillaume le Blanc est depuis septembre 2015 professeur de philosophie à l'Université Paris-Est Créteil où il est titulaire de la chaire de « Philosophie pratique », après avoir été professeur de philosophie à l'Université Bordeaux-Montaigne jusqu'en 2015.

Son travail porte essentiellement sur la question de la « critique sociale » accompli depuis un ensemble d'études portant sur Foucault et Canguilhem, en discussion avec les sciences sociales. Il étudie plus spécifiquement dans ce contexte les limites complexes qui distinguent précarité, exclusion, vie décente et normalité. Il a ainsi publié sur ce sujet plusieurs ouvrages dont *Les maladies de l'homme normal* (Editions du Passant, 2004), *Vies ordinaires, vies précaires* (Seuil, 2007), *L'invisibilité sociale* (PUF, 2009), *Que faire de notre vulnérabilité ?* (Bayard, 2011) ainsi qu'un roman, *Sans domicile fixe* (Editions du Passant, 2004). Il s'attache à réfléchir sur l'inscription précaire des vies ordinaires dans les normes et sur les recreations anonymes de celles-ci par le déploiement d'un style original. Il contribue également à mettre en perspective la philosophie française contemporaine qu'il interprète depuis la possibilité de la contre-culture, signant dans *La philosophie comme contreculture* (PUF, 2014), un véritable manifeste pour une certaine idée de la philosophie déployée dans les années 1960, et revisitée librement jusqu'à aujourd'hui.

Il a aussi proposé une méditation sur le personnage conceptuel de Charlot interprété comme témoin précaire de notre temps, parvenant dans les formes ultimes de la survie sociale à défaire les normes de notre monde commun, parmi lesquelles celles touchant au travail (*Les temps modernes*), à la famille (*Le Kid*), à la patrie (*Le dictateur*).

Il a publié une philosophie en course, *Courir Méditations physiques* (Flammarion, 2012, réédition poche 2015) dans laquelle il s'attache en 42 chapitres, comme les 42 kilomètres d'un marathon, à produire des exercices spirituels et physiques expérimentés pendant la course à pied. Il s'est vu décerner pour cet ouvrage le Prix lycéen du livre de philosophie 2017. Son dernier livre, *La fin de l'hospitalité*, co-écrit avec Fabienne Brugère, philosophe, professeur de « Philosophie des arts modernes et contemporains » à l'Université Paris 8, est paru en janvier 2017.

Livres

- *Gens de Berlin*, Editions de La Table Ronde, 1994
- *Canguilhem et les normes*, Paris, PUF., collection Philosophies, 1998.
- *La vie humaine*, PUF, collection Pratiques théoriques, 2002
- *Sans domicile fixe*, Editions du passant, 2004
- *Les maladies de l'homme normal*, Editions du Passant Ordinaire, 2004. Réédité sous une version plus longue en avril 2007 dans la collection Matières étrangères, Éditions Vrin
- *L'esprit des sciences humaines*, Vrin, 2005
- *La pensée Foucault*, Ellipses, 2006
- *Vies ordinaires, vies précaires*, Editions du Seuil, 2007
- *Gagner sa vie, est-ce la perdre ?*, Gallimard jeunesse, 2008
- *L'invisibilité sociale*, PUF, 2009
- *Canguilhem et la vie humaine*, PUF, 2010
- *Dedans, dehors : la condition d'étranger*, Éditions du Seuil, collection La Couleur des Idées, 2010
- *Que faire de notre vulnérabilité ?*, Bayard, 2011
- *À la recherche de son âme*, Gallimard jeunesse, 2011
- *Courir : Méditation physique*, Flammarion, 2012
- *L'insurrection des vies minuscules*, Bayard, 2013
- *La philosophie comme contre-culture*, PUF, 2014
- *La femme aux chats*, Editions du Seuil, 2014
- *La fin de l'hospitalité*, co-écrit avec Fabienne Brugère, Editions Flammarion 2017

Julien Duval

Julien Duval se forme comme acteur à l'ERAC auprès de Serge Valletti, Alain Gautré, Alain Neddham ou Hermine Karagheuz. Au théâtre, il a travaillé avec, entre autres, Alexandra Tobelaim, Bernard Chartreux, Michel Froehly, René Loyon ou Bruno Podalydès. À l'écran, il a tourné avec Gilles Bannier, Fabrice Gobert ou encore Didier Le Pêcheur. Il a également mis en scène plusieurs spectacles, dont récemment Alpenstock de Rémi De Vos, et La Barbe Bleue de Jean-Michel Rabeux (spectacle jeune public commandé en 2014 par le TnBA et toujours en tournée). Depuis une dizaine d'années, il a joué dans la plupart des spectacles de Catherine Marnas, et a été régulièrement son assistant à la mise en scène.

Franck Manzoni

Formé à l'École J. Lecoq, au Cours de Saskia Cohen-Tanugi, à l'École du Théâtre National de Chaillot et au CNSAD de Paris, Franck Manzoni joue notamment sous la direction de Jean-Marie Villégier, Hubert Colas, Yan Duffas, Jean Lacornerie, Gildas Milin, Ludovic Lagarde... Il travaille avec Catherine Marnas depuis 1997. Comédien permanent de la Cie Parnas, il joue dans L'Héritage de Bernard-Marie Koltès, Célibat de Tom Lanoye. En 2014, il joue dans Andromaque de Racine mis en scène par Frédéric Constant. Il est assistant à la mise en scène de Catherine Marnas pour un projet réalisé avec des comédiens khmers au Cambodge. Pour la télévision, Franck Manzoni a joué sous la direction de Philippe Lefebvre, Olivier Panhot... Depuis 2016, il est directeur pédagogique de l'ESTBA et comédien permanent du TnBA.

Olivier Pauls

Formé à l'Entrée des Artistes à Paris (LEDA, Yves Pignot) et à l'École d'art dramatique du Théâtre National de Strasbourg, il travaille avec Catherine Marnas depuis 2004. On le retrouve notamment dans *Les Chiens de Conserve* de Roland Dubillard, *Lilith*, *Sainte Jeanne des abattoirs* de Brecht, *Vengeance tardive* de Jacques Rebotier, *Le Banquet fabulateur*, *Sallinger* de Bernard-Marie Koltès, *Lignes de Faille* de Nancy Huston ou encore *7 d'un coup* de Catherine Marnas.

En 2010, il participe à *Buk* avec un groupe de jazzmen emmené par Christophe Leloil sur des textes de Charles Bukowski à l'Alcazar et à la Station Alexandre à Marseille.

Entre 1984 et 2003, il met en scène plusieurs spectacles avec des enfants et des adolescents musiciens et chanteurs. En 1998, il met en scène *Les Yiddishe Papas et Mamas* ; en 2008, *Oscar et Moi* pour la compagnie de danse Le Nomade Village. Il travaille également régulièrement avec l'Ensemble Télémaque.

Yacine Sif El Islam

Yacine Sif El Islam, après un DEUST de théâtre à l'Université de Besançon, suit la formation de l'ESTBA de 2010 à 2013. En juin 2012, il crée sa "Carte Blanche" Lettre de Baudelaire à sa mère qu'il joue et met en scène. En novembre 2013, il joue dans Machine Feydeau mis en scène par Yann-Joël Collin et Eric Louis. Il forme le Groupe Apache en 2013 avec Inès Cassigneul, Lucas Chemel, Giulia Deline, Zoé Gauchet et Jules Sagot puis monte Le Misanthrope d'après Molière, le Projet Molière d'après Le Misanthrope, Dom Juan et Tartuffe, Sodome et Gomorrhe d'après Marcel Proust. Par ailleurs, il joue dans La Barbe Bleue, mise en scène de Julien Duval, L'héritier du village, mise en scène de Sandrine Anglade, Ils se marièrent et eurent beaucoup mise en scène d'Adeline Dété. Avec le groupe Apache, il mettra en scène la pièce de Jules Sagot, Spartoï, dont la création aura lieu au TnBA en octobre 2017.

Bénédicte Simon

Bénédicte Simon suit une formation de comédienne, à Bordeaux, au Cours Florent et au Conservatoire d'Art Dramatique en section professionnelle, et à Paris, au cours d'Annie Noël. Pendant huit ans, elle travaille avec la Compagnie du Marché aux Grains dirigée par Pierre Diependaële et joue notamment dans Le Double Café d'après Goldoni et Fassbinder, Maîtres et valets d'après des textes du XVIIIe siècle. Elle collabore avec l'association des Théâtrales des Jeunes qui développe des projets pédagogiques principalement en milieu rural, en direction d'élèves d'écoles primaires, de collèges et de lycées. Elle travaille avec Catherine Marnas depuis 2005, en tant que comédienne mais également en tant qu'assistante à la mise en scène pour Si un chien rencontre un chat (textes de Koltès), N'enterrez pas trop vite Big Brother de Driss Ksikes.